

Comment est né le capitalisme

 [politix.fr/articles/2018/09/comment-est-ne-le-capitalisme-39385](https://www.politix.fr/articles/2018/09/comment-est-ne-le-capitalisme-39385)

Michel Husson, *Politix.fr*, 27 septembre 2018 & 8 mars 2019



La Chine est en train de retrouver la place qu'elle occupait dans l'économie mondiale. Elle réalisait 25 % du PIB mondial en 1500, selon les estimations d'Angus Maddison, et encore 22 % en 1700. Un niveau qu'elle est en passe de retrouver aujourd'hui (18,7 % en 2018 selon le FMI). À l'heure où se produit ce grand renversement du monde, le retour sur l'histoire de longue période est un éclairage utile. Une question récurrente est alors de savoir pourquoi – et comment – le capitalisme est né en Europe. Cette question a donné lieu à une abondante littérature, principalement anglo-saxonne, parmi laquelle on peut citer Maurice Dobb et Paul Sweezy, Robert Brenner, Ellen Meiksins Wood ou Kenneth Pomeranz.

Alain Bihl vient d'apporter une contribution majeure, dans le prolongement d'un travail considérable entrepris en 2006 sur la genèse du capitalisme (1). Son nouvel ouvrage, *Le Premier Âge du capitalisme (1415-1763)* (2), premier tome d'un triptyque monumental qui sera achevé en 2019, examine l'expansion européenne. Son récit démarre en 1415, alors que la flotte portugaise débarque à Ceuta (aujourd'hui une enclave espagnole à la frontière du Maroc), inaugurant ainsi le cycle des « grandes découvertes », et s'achève en 1763, avec la fin de la guerre de Sept Ans et le début de l'hégémonie anglaise.

Ce livre est d'abord une histoire magistrale des deux vagues de l'expansion européenne, d'abord portugaise et espagnole puis, dans un second temps, hollandaise, anglaise et (un peu) française. La colonisation des Amériques, l'encerclement de l'Afrique, comme la difficile pénétration en Asie, ont toutes les trois été menées par des « compagnies à privilège » comme la Compagnie des Indes occidentales hollandaise (*Vereenigde Oost-Indische Compagnie*) ou l'East India Company anglaise. Compagnies en principe privées, qui ne peuvent néanmoins se développer que grâce à l'appui de leurs États respectifs, dont elles obtiennent le privilège d'exercer un monopole sur une zone géographique ou une catégorie de produits.

Mais Bihr, théoricien prolifique et rigoureux, formule deux thèses essentielles. La première est que « *si le féodalisme a constitué une condition nécessaire à la formation du capital comme rapport social de production, il n'en a pas assuré la condition suffisante* ». Cette condition suffisante, c'est donc cette première mondialisation réalisée avec « *l'expansion commerciale et coloniale de l'Europe occidentale, qui débute à la fin du Moyen Âge et s'est poursuivie durant tous les temps modernes* ». Elle a « *abouti à la formation d'un premier monde capitaliste centré sur l'Europe occidentale, un monde que cette dernière entend diriger et ordonner en fonction de ses intérêts propres* ».

Les capitaux ont existé avant le capitalisme

La seconde thèse est esquissée dans l'introduction (elle sera développée dans le troisième tome) et conduit Bihr à se démarquer des analyses de Fernand Braudel et Immanuel Wallerstein sur l'économie-monde. Même s'il salue leurs contributions, il leur adresse de très vives critiques, comme en fait foi un [entretien sur le site Le Comptoir](#) où il déclare :

Ce que je reproche à Wallerstein et plus encore à Braudel, c'est leur faiblesse conceptuelle : la pauvreté et la fragilité de leur appareillage conceptuel. Je montre en particulier que ni l'un ni l'autre ne maîtrisent non seulement le concept de capitalisme mais même celui de capital ; qu'en particulier, ils ne saisissent pas la différence entre capital marchand et capital industriel, ni le saut qualitatif qui s'opère dans la dynamique capitaliste lorsqu'on passe d'un capital qui se valorise exclusivement par le jeu des échanges de marchandise et d'argent à un capital qui se valorise en prenant en charge le procès de production, avec toutes ses implications géographiques, sociales, politiques, culturelles, etc.

C'est toute la différence entre capitalisme et capital : ce dernier « *se décompose certes en fractions industrielle, commerciale et financière mais certainement pas le capitalisme* ». Ce dernier est un mode de production fondé sur des relations sociales déterminées, et pas seulement un ensemble de biens physiques ou d'actifs financiers. C'est pourquoi aussi, pour reprendre les termes de Bihr, « *se demander si on peut ou non parler de capitalisme en plein cœur d'un Moyen Âge européen féodal est une absurdité* ». Tout au plus peut-on parler d'« *archipels capitalistes dans un océan féodal* ».

Ces thèses vont toutes deux à l'encontre de celles d'André Gunder Frank : non, l'Amérique latine n'était pas capitaliste dès les premières années de la conquête et, non, la mondialisation ne remonte pas à 5 000 ans. L'hypothèse fondamentale de Bihr est au contraire « *qu'il a fallu le détour de l'expansion européenne, conduite par des capitalistes marchands avec l'appui d'appareils d'États, pour que cette transition [entre féodalisme et capitalisme] puisse s'accomplir. C'est en ce sens que je soutiens que la mondialisation (...) a permis de donner naissance au capitalisme* ».

Le livre d'Alain Bihr renouvelle ainsi notre vision du développement du capitalisme et il procure un rare plaisir de lecture, tant il réussit à mêler fresque historique et rigueur conceptuelle.

(1) *La Préhistoire du capital : le devenir-monde du capitalisme*, 2006.

(2) Éditions Page deux (Lausanne) / Syllepse (Paris), septembre 2018.

Aux sources du capitalisme européen

P [politis.fr/articles/2019/03/aux-sources-du-capitalisme-europeen-40112](https://www.politis.fr/articles/2019/03/aux-sources-du-capitalisme-europeen-40112)

Michel Husson, *politis.fr*, 8 mars 2019



Alain Bihr continue l'entreprise entamée il y a six mois, avec la publication du tome 2 de son histoire du *Premier Âge du capitalisme* qu'il fait aller de 1415 à 1763. La principale thèse du premier tome (*L'expansion européenne*) était que cette expansion, commerciale et coloniale, aura été une condition essentielle de l'émergence du capitalisme en Europe occidentale (1).

Le deuxième tome, sous-titré *La marche de l'Europe occidentale vers le capitalisme* (2) poursuit l'analyse du développement interne du capitalisme au centre, en articulant les déterminations économiques, sociales et politiques.

La première partie analyse le « *parachèvement des rapports capitalistes de production* » fondé sur l'accumulation de capital-argent dans les activités commerciales et financières, combinée avec un lent essor du capitalisme industriel. Dans un chapitre passionnant, Bihr identifie de premières formes d'automatisation, soit par mécanisation (par exemple les scieries) soit par « *chimisation* » dans le cas notamment de la production de salpêtre, nécessaire à la fabrication de la poudre pour les armes à feu. Mais il ne s'agit que des balbutiements d'une proto-industrialisation.

Il s'agit encore d'un protocapitalisme, qui reste dominé par les principes du mercantilisme. C'est la doctrine et la politique économique de l'absolutisme. Mais c'est aussi, selon Bihr, l'expression de la prédominance grandissante des intérêts économiques capitalistes, principalement ceux du capital marchand.

La deuxième partie montre pourquoi la guerre est inhérente à ce capitalisme mercantile engagé dans la première mondialisation. Bihr étudie les bouleversements sociaux et politiques qui conduisent progressivement d'une « *société d'ordres* » à une société de classes. Le clergé est alors « *puissant mais divisé* », la noblesse « *entre déclin et renouvellement* », tandis que la bourgeoisie montante reste « *dominée* ». La base sociale de l'absolutisme se décompose peu à peu, et les révolutions bourgeoises éclatent. Mais

le récit de Bihr est bien éloigné d'un marxisme mécanique et il insiste au contraire sur les paradoxes de ces révolutions : désunion de la bourgeoisie et marché de dupes pour leurs soutiens populaires ou petit-bourgeois.

La troisième partie est consacrée à la formation du « *système d'États européens* », et cette appellation souligne l'approche originale de Bihr, qui ne se satisfait pas d'une simple juxtaposition des processus nationaux. On voit ici la solide cohérence de son analyse : c'est en effet les rivalités entre les États absolutistes pour la conquête du monde qui font que leur transformation en États capitalistes s'effectue selon une hiérarchie mouvante et conflictuelle. Si on pense à l'Europe contemporaine, on se dit que cette approche conserve toute son actualité.

C'est peut-être la quatrième partie qui est la plus stimulante, parce que Bihr y analyse l'impact des transformations politiques et économiques sur les représentations et les réalités sociologiques. Le rôle de la réforme et des Lumières est mis en balance avec l'émergence de ce que Bihr appelle l'individualité assujettie : « *Ce sont les rapports réifiés et abstraits dont il est dépendant qui prescrivent à l'individu d'être autonome, de faire preuve d'autonomie* ». Cette partie finale est importante en ce qu'elle propose une généalogie d'un individualisme adéquat au fétichisme du capital. Elle contient par ailleurs une discussion détaillée des thèses de Max Weber dans *L'Éthique protestante et l'Esprit du capitalisme*. Bihr en souligne les ambiguïtés, dans la mesure où Weber oscille entre une interprétation « *matérialiste* » et une interprétation « *spiritualiste* ». Sans nier l'importance du « *facteur subjectif* », Bihr se refuse à penser qu'il serait « *autonome, voire extérieur à l'ordre économique lui-même* ». Voilà un autre point de méthode qui pourrait être appliqué aux analyses du capitalisme contemporain qui font jouer un rôle central à la « *confiance* ».

Dans sa conclusion, Bihr explicite sa méthode et fournit ainsi un précieux guide de lecture. Son objet est une période historique de transition où « *partout, à tous les niveaux, c'est le règne du double, de l'ambivalence, de l'ambiguïté, de l'ancien qui n'en finit pas de mourir et du nouveau qui peine à naître.* » C'est pourquoi il est nécessaire d'opérer un va-et-vient entre une approche « *analytico-régressive* » qui part du point d'arrivée (le capitalisme constitué) pour remonter au point de départ (la société féodale) et une approche « *historico-génétique* » qui suit l'ordre chronologique (ces termes sont empruntés à Henri Lefebvre). C'est en fin de compte ce qui fait l'intérêt – et l'actualité – de l'ouvrage de Bihr : il nous accompagne dans un voyage aux sources du système dans lequel nous essayons de vivre.

(1) voir notre précédente recension : « [Comment est né le capitalisme](#) », Politis.fr, 27 septembre 2018 et cette présentation de l'auteur : [Alain Bihr, « La mondialisation a permis de donner naissance au capitalisme »](#), À l'encontre, 21 septembre 2018.

(2) Alain Bihr, *Le Premier Âge du capitalisme (1415-1763)*. Tome 2 : *La marche de l'Europe occidentale vers le capitalisme*, Éditions Page 2 (Lausanne) & Syllepse (Paris). [À commander ici.](#)